

LES LARMES ¹

« *J'ai vu tes larmes.* »
(*Esaïe, 38, V. 5.*)

Les larmes sont un des attributs caractéristiques de la nature humaine, une manifestation, d'autant plus saisissante qu'elle est involontaire, de nos tendresses et de nos douleurs. Aussi ont-elles le don de nous émouvoir, parfois plus que des paroles, plus que des actes même. A peine pouvons-nous voir pleurer la faiblesse; les larmes d'une femme, d'un enfant sont irrésistibles. Mais quand la force pleure, nous sommes remués jusqu'au fond de l'âme. Comment nous étonner que le Dieu qui sait

1. Ce discours a été prononcé à l'ouverture du Synode général officieux tenu à Nantes en 1884.

de quoi nous sommes faits, et qui sympathise avec la nature humaine, parce qu'il l'a créée, dise à son enfant en détresse : « J'ai vu tes larmes » ? Et s'il ne juge pas toujours bon de répondre à nos larmes par une délivrance, comme il le fit pour le roi Ezéchias, du moins son amour nous garantit que nos larmes ne lui sont pas indifférentes et que, selon une belle expression de nos saints livres, « il les recueille dans ses vaisseaux ».

Nous chercherons ce que disent les larmes et nous y verrons à la fois le témoignage de notre misère et de notre grandeur; nous nous demanderons ensuite si toutes nos larmes sont légitimes, s'il n'en est pas de profanes et de coupables qui offensent Dieu; nous trouverons enfin, dans les larmes vraies et saintes, une sorte de pierre de touche de notre piété et de la foi de l'église. Heureuse l'âme fidèle, heureuse l'église fidèle à laquelle Dieu peut dire : « J'ai vu tes larmes. »

I

Les larmes sont le témoignage de notre misère en ce qu'elles révèlent avec une douloureuse uni-

versalité l'étendue de la souffrance humaine. Depuis que l'homme habite notre planète, si l'on pouvait faire le compte des larmes qu'il y a versées, elles formeraient, pour ainsi dire, un océan. Essayez de vous représenter les douleurs des pauvres, des opprimés et de tous les vaincus de la vie. L'histoire ne mentionne que des pleurs illustres, mais elle ne s'inquiète guère des larmes des petits. Ils n'ont passé sur la terre que pour faire nombre, et le vaste cimetière de l'oubli a englouti pour toujours leur misère anonyme. Avec un peu de pitié au cœur, il serait facile de faire revivre et défiler devant vous le cortège de ces victimes obscures. Tribus emmenées captives par des hordes conquérantes, peuples décimés par ces grands destructeurs d'hommes qui s'appellent les Tamerlan et les Attila; esclaves destinés à souffrir et à mourir sous le fouet de l'exacteur, en élevant ces monuments gigantesques qui portent, à travers les siècles, le souvenir de l'orgueil des uns et de la servitude des autres; plèbe abjecte, foulée aux pieds par ce monde antique dont la sérénité apparente dissimulait, sous les gloires d'une élite, les misères indicibles du grand nombre; — puis, plus près de nous, l'esclavage, l'oppression, les iniquités, la persécution, le martyre; — en

nos temps civilisés, les crimes des rois et les crimes des peuples multipliant les victimes et amenant ces crises sanglantes qui sont comme la rançon des progrès de l'humanité; — dans les pays conquis, les races indigènes s'effaçant et mourant lentement, au contact corrupteur de la civilisation; — toujours, sur quelque point du globe, l'horrible boucherie de la guerre; — en tous lieux, les souffrances ordinaires de la vie : pauvreté, maladies, infirmités, blessures du cœur, deuils cruels, enfin l'inéluctable mort à laquelle doit aboutir toute destinée humaine!... Recueillez tous ces pleurs de l'humanité, multipliez-les, non par familles, mais par peuples, non par années, mais par siècles, par milliers de siècles,.... et dites-moi si je me suis complu dans une métaphore en prétendant que les larmes de l'humanité pourraient former un océan!

Le témoignage de notre misère est aussi celui de notre grandeur. Seul, dans la création, l'homme a la conscience de son infortune. L'animal souffre d'une douleur physique; il souffre même, à sa manière, d'une douleur morale lorsqu'on lui enlève sa progéniture; mais après l'avoir appelée quelques

jours, avec des cris plaintifs, il se tait, parce qu'il oublie. Au contraire, l'homme a la mémoire du cœur comme celle de l'intelligence ; s'il peut se distraire, il ne saurait oublier. Aussi, lui seul répand, sous le coup de la souffrance, *l'eau du cœur*, comme disaient nos vieux romanciers, et ce que saint Augustin a appelé d'un nom plus tragique : *le sang de l'âme*. Je sais bien que la poésie a prêté des larmes à la nature inanimée : « *sunt lacrymæ rerum*, il y a des larmes dans les choses », disait le poète latin. Mais ce n'est là qu'une sublime figure. L'homme, voyant partout l'image de sa destinée, se persuade que la création tout entière prend une voix pour pleurer ses tristesses. Est-ce que nous n'avons pas tous cru entendre cette voix mélancolique de la nature s'associant à nos douleurs, dans la plainte des forêts, dans les rafales de l'automne, dans les mugissements entrecoupés de l'océan ?

Il y a plus ! Non seulement l'homme souffre des douleurs de la vie, mais il pleure en dehors de toute cause précise et de tout malheur personnel. Il pleure,.... pourquoi ? C'est que dans toutes les sphères, — vérité, beauté, justice, sainteté, — il sent l'étreinte d'une réalité qui le froisse. Il a la conscience d'un idéal perdu et il le redemande

avec des sanglots qui sont une prière désespérée. Encore ici l'homme associe la nature inanimée à ses regrets, comme à ses aspirations, et il lui prête la plus haute de ses douleurs. Ecoutez cette page d'un écrivain moderne ¹ : « Il y a longtemps, par une nuit claire et bleue des pays tropicaux, pendant que les dix-sept étoiles de la croix du Sud éclataient à l'horizon austral, je dressai l'oreille à un bruit imperceptible qui passait sur le désert. C'était plus qu'un soupir, c'était moins qu'un sanglot. N'était-ce que le vent qui murmurait en frôlant les sables ? Le Nubien qui me servait de guide me dit alors : « Écoute le désert, entends-tu comme il pleure ? Il a soif, il se lamente parce qu'il voudrait être une prairie. » Cette plainte du désert, si naïvement exprimée par le Nubien, ne fait-elle pas écho à la parole de saint Paul : « Toute la création soupire en attendant que les enfants de Dieu soient manifestés ! » — Mais si ce soupir mystérieux s'élève de la création, l'homme seul a la conscience de sa déchéance ; seul, il a la soif ardente de son relèvement moral. Et cette aspiration n'est pas un vain mirage de son esprit ; c'est la sainte impatience

1. Maxime du Camp.

excitée dans son âme par le Dieu qui a vu ses larmes et qui veut en Jésus-Christ le consoler et le sauver.

Aussi la Bible, cette sublime épopée des misères et des grandeurs de l'humanité, est-elle l'histoire de ses larmes. Depuis l'épreuve suprême d'Adam et d'Ève pleurant l'Éden perdu sur le cadavre d'Abel, — depuis les larmes naïves de Joseph jusqu'aux douleurs royales de David, quel tableau saisissant de notre destinée ! Écoutez la complainte des Psaumes, les accents désenchantés de l'Ecclésiaste, les avertissements éplorés des prophètes : écoutez les lamentations de Jérémie s'exhalant au milieu des décombres de Jérusalem, tandis qu'à l'horizon, les lions du désert qui vont succéder à l'homme dans ces solitudes semblent s'arrêter un moment pour écouter la plainte humaine !... Voici le Nouveau Testament : Regardez ces lépreux, ces impotents, ces aveugles criant à Jésus : « Aie pitié de nous ! » Voyez Marie-Madeleine répandant aux pieds du Maître ses pleurs et ses parfums, expression de son cœur brisé ; voyez saint Pierre ne pouvant se consoler d'avoir renié le Christ ; saint Paul, dont A. Monod a résumé le christianisme dans ses larmes ;

saint Jean qui, jusque dans les visions radieuses de l'Apocalypse, pleure, parce qu'il ne s'est trouvé aucun homme digne de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux; — enfin au-dessus de tous, voyez Jésus versant des larmes de pitié sur Jérusalem coupable et vouée à la destruction; pleurant à Béthanie dans la grotte funèbre où se résument nos douleurs terrestres et nos espérances éternelles, mêlant, en Gethsémané et au Calvaire, la rosée de ses larmes à celle de son sang, comme la plus haute expression de sa divine charité!

Coulez donc, larmes humaines, puisque le Christ vous a répandues! Et si nous ne pouvons vous offrir à Dieu comme une expiation, qu'elles soient du moins l'hommage le moins indigne de Celui qui, dans sa condescendance ineffable, a pu dire à sa créature affligée et perdue : « J'ai vu tes larmes! »

II

Mais toutes les larmes sont-elles légitimes et dignes du regard de Dieu? Combien de profanes, combien de coupables! Le don des larmes étant un attribut de notre nature, nous avons le pouvoir de

le pervertir et de lui ôter ainsi, par notre corruption, ce qu'il a de noble et de touchant.

Parlerai-je des larmes superficielles qui, loin d'exprimer la réalité des sentiments, n'attestent que leur frivole mobilité? Cette femme mondaine se sait gré de son facile attendrissement, et le soleil a moins vite séché la goutte de rosée d'une fleur que le plaisir n'est venu dissiper le léger nuage de ses yeux. Les littérateurs du commencement du siècle avaient adopté la note mélancolique et versaient des larmes en artistes, plus qu'en vrais affligés, — comme nos modernes pessimistes se croient obligés de maudire la vie, tout en s'accommodant fort bien de ses faveurs. Parlerai-je de larmes plus coupables encore, celles du dépit, de l'envie, de la colère, de la vengeance, celles d'une passion violente honteusement déçue : — larmes criminelles, répandues non sur le mal qu'on a fait, mais sur celui qu'on n'a pu accomplir. Parlerai-je des larmes menteuses? Celui-ci s'attendrit sur le malheur d'un rival et profite cyniquement de sa ruine. Celui-là affecte en public un deuil profond et recueille en toute hâte, avec une joie féroce, l'héritage qu'il convoitait depuis longtemps. Il n'y a qu'à se souvenir du dicton populaire dont on se sert pour qualifier les larmes qui coulent hypocri-

tement sur les faibles, sur les vaincus, sur les morts!
O corruption de ce qu'il y a de meilleur!

La piété est-elle toujours à l'abri de ces hontes morales? Que de fois les larmes de l'imagination ont pris la place de celles du cœur et de la conscience! Que de fois les larmes de la déception ou de l'orgueil froissé se sont donné l'apparence des pleurs du repentir! Et le murmure, la révolte contre Dieu ne se sont-ils jamais traduits par des larmes de colère? N'y a-t-il pas de prétendus chrétiens qui s'attendrissent au sermon comme au théâtre, au théâtre comme au sermon? N'en est-il pas qui prennent « le sac et la cendre » au moment des fêtes solennelles et les déposent, avec la même aisance, après la période sacrée, pour se livrer sans scrupule à l'ivresse d'une vie mondaine? Combien, en présence d'une infortune, sont prêts à répandre des larmes qui ne coûtent rien, et se refusent à un acte généreux qui coûte quelque chose! Gens du monde ou chrétiens, nous aurions honte que de telles larmes fussent vues par l'un de nos semblables, pécheur comme nous, et nous ne tremblons pas à la pensée que Dieu en discerne toute la laideur! Est-ce que nous ne l'entendons pas nous dire à tous : « J'ai vu tes larmes! tes larmes factices, tes larmes indi-

gues, tes larmes hypocrites, semblables aux gouttes de rosée qui cachent un fruit vénéneux. Arrière de moi de telles larmes! »

III

Si Dieu se montre sévère envers les larmes que nous avons essayé de décrire, il est aussi plein de pitié pour les larmes vraies et sérieuses. O vous qui les répandez en secret, laissez-moi vous apporter son divin message.

Et d'abord il *vous voit!* Certitude consolante entre toutes! Non, nous ne sommes pas jetés ici-bas, par le hasard, comme en une île déserte, et Lui n'est pas perdu dans les espaces hyperboréens. Il est là, à côté de nous, l'auteur, le consommateur de notre destinée; or dans cette destinée, ce qui attendrit le plus son cœur de Père, ce sont nos larmes!

Il te voit, pauvre ouvrier sans travail, pauvre père de famille qui ne peux donner du pain à tes enfants, mais qui t'attends à lui de toute la puissance de ta foi. Voici, il suscitera quelque âme aimante « qui cherche la douleur comme on cherche un trésor » et qui viendra généreusement te secourir. — Et toi qui

n'as rien à donner, pas même la pite de la veuve, il voit cette larme de sympathie, plus précieuse qu'un trésor, que tu as laissée tomber sur quelque détresse! Il te voit, pauvre malade qui sembles incapable de porter ta souffrance; il te voit dans cette nuit d'insomnie où, ceux qui t'entourent succombant à la fatigue, tu veilles seul avec ta douleur. Il veille lui, il voit tes larmes, comme celles d'Ezéchias. Peut-être l'heure de la délivrance approche!... Et si elle ne doit pas venir, il mêlera à ton épreuve de tendres ménagements, il ouvrira pour toi les perspectives de la vie éternelle... Il te voit, toi qui pleures sur un cercueil, toi qui as senti un vide affreux se faire dans ton âme! Il voit ta douleur si légitime, et cette autre douleur de ne pouvoir dire *Amen* à sa volonté! Prends courage! Le jour doit venir où tes larmes perdront leur amertume, où il te montrera, à travers le voile devenu transparent, le pays de la promesse! Il te voit toi, pauvre âme méconnue, outragée, qui pleures sur une perte morale plus douloureuse encore; il te rendra un jour le cœur ingrat qui a brisé le tien! Et toi qui pleures, non sur un bonheur terrestre perdu, mais sur le mal que tu as fait, lève-toi, il t'appelle! As-tu succombé à quelque horrible tentation? La larme de repentir, qui te brûle,

lui est douce ; les anges la portent au ciel comme une perle précieuse. Oui, toute larme de douleur ou de repentir qui tombe d'une paupière humaine a un témoin, c'est le Dieu des cieux ; — et pour Dieu, voir, c'est compatir, voir, c'est consoler, voir, c'est pardonner et sauver !

IV

Si Dieu recueille ainsi les pleurs du plus chétif d'entre les hommes, comment serait-il indifférent aux larmes de cet être collectif qui s'appelle l'église et qui est ici-bas son peuple, sa famille, sa maison ? N'est-ce pas lorsque l'église reçoit le baptême de la douleur qu'elle est le plus consolée et le plus puissante ? L'église des cirques et des catacombes nous apparaît plus grande que l'église comblée des faveurs impériales et ornée de la triple couronne ; celle-ci a conquis les royaumes terrestres, mais celle-là a subjugué les âmes. Et, pour ne parler que de l'église à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir, celle qu'on a pu appeler d'un nom mélancolique : la *mater dolorosa* de la Réforme, quelle est sa gloire ? C'est que son divin Maître lui a dit, plus qu'à aucune autre : « J'ai vu tes larmes. » Sous quatre règnes

successifs, les gibets, les bûchers, les guerres religieuses, enfin l'odieux massacre de la Saint-Barthélemy!.... L'église respire,... elle renaît sous la protection de l'édit de tolérance promulgué par le héros d'Arques et d'Ivry. Cet édit, la ville de Nantes a eu l'honneur de lui donner son nom, et quand nous avons visité la maison où il a été signé, nous avons cru entendre la voix de Dieu dire à l'église sous la croix : « J'ai vu tes larmes. »... Mais, ô vicissitude! l'édit de Nantes qui aurait pu devenir le point de départ de la liberté religieuse et le gage de tous les progrès, Louis XIV le déchire dans une heure funeste et fait peser sur la France le crime de la Révocation. Peuple protestant, Dieu t'a vu quand tu étais pourchassé par la meute cruelle, comme le cerf aux abois; quand on confisquait tes biens, quand on rasait tes temples, quand on envoyait tes pasteurs aux galères ou à l'échafaud; quand on te ravissait ce que tu avais de plus cher, — tes enfants, — pour les jeter dans les couvents, pour leur apprendre à renier la foi de leurs pères! Peuple protestant, Dieu t'a vu quand tu refusais de prononcer le mot de la lâcheté : « Je me réunirai! » et à l'horreur que t'inspirait l'abjuration, tes persécuteurs ont pu voir que cet acte n'était ni huguenot ni français! — car

un acte de félonie ne fut jamais français!... Peuple protestant, Dieu t'a vu quand tu essayais de fuir loin de cette patrie devenue une marâtre pour les meilleurs de ses enfants! Or, par une contradiction unique dans l'histoire, tandis que la foi huguenote était proscrite, c'était un crime de prendre le chemin des proscrits!... Quel exode que celui de ces fugitifs trompant la surveillance de leurs bourreaux, sous les déguisements les plus étranges, au prix de tous les périls! Si les frontières de la Suisse, de la Belgique et de l'Allemagne, si les bords de la Loire et les plages de l'Océan avaient une voix, quels drames ils nous raconteraient! Les historiens ont conservé cette lugubre page de l'exil, et parmi eux, l'éminent pasteur de l'église de Nantes, Benjamin Vaurigaud, auquel je veux rendre ici un hommage public. Prisonniers, fugitifs, martyrs illustres ou victimes obscures, soyez bénis pour nous avoir montré que, si l'on peut torturer les corps et les réduire à merci, il est deux puissances que ne sauraient dompter ni les galères, ni les gibets, ni les échafauds : c'est la conscience et la foi! Peuple protestant, Dieu a vu tes larmes, il les a bénies, il les a rendues fécondes! Et si nous n'avons pas été effacés du sol français, si nous sommes réunis en synode, à Nantes, sous la

protection des lois, — non point par tolérance, mais au nom de la liberté, — c'est à l'héroïsme de nos pères que nous devons d'avoir conquis ce droit, désormais imprescriptible, et c'est au Dieu de justice qui s'est souvenu de leurs larmes! Honneur à nos pères! Gloire à Dieu!

V

Certes, ce que je viens de dire confirme la dernière pensée de ce discours, c'est que les larmes saintes peuvent être comme la pierre de touche de la vie religieuse du fidèle et de l'église. Larmes héroïques, foi héroïque! Piété sans larmes, piété sans vie!

Eh bien! où sont nos larmes? Ah! sans doute, nous n'avons pas à supporter la persécution, et bien téméraire celui qui, pour réveiller l'église contemporaine, souhaiterait le retour de ces cruelles épreuves. Toutefois, il est des larmes permanentes que toute église doit connaître. Si la source en était tarie, il faudrait trembler pour sa fidélité.

Connaissions-nous les larmes du repentir et de l'humiliation? La notion du péché ne s'est-elle pas

affaiblie au milieu de nous? L'ébranlement des croyances qui s'est produit en philosophie et qui a fait vaciller jusqu'à l'idée de Dieu et du devoir, n'a-t-il pas atteint nos propres convictions? Et pourtant que serait un chrétien s'il n'était pas un pénitent? « Un chrétien, a dit Vinet, est un homme qui a pleuré et qui a été consolé, qui pleure encore tous les jours et que Dieu console tous les jours; son bonheur lui-même n'est pas sans larmes. » O vous qui m'écoutez les avez-vous connues ces angoisses de la conscience qui précèdent les joies du relèvement? En avez-vous apporté l'amère saveur à cet être collectif qui s'appelle l'église et qui ne peut vivre sans humiliation? Nos pères avaient coutume de célébrer des jeûnes; c'est là un vieil usage qui mettait en relief la sainteté de Dieu et la misère de l'homme indigne de manger et de vivre : solennités austères qu'il vaudrait la peine de rétablir au milieu de nous, comme une protestation contre le relâchement moral du siècle. Et que personne ne crie à l'archaïsme! Si notre église perdait la tradition du *miserere* tragique du psaume 51^e, des détresses spirituelles d'un saint Paul, comme des mâles accents de la confession des péchés, elle perdrait du même coup le sens et la portée de la

croix du Christ et ne serait plus digne de vivre sur le sol français.

Connaissons-nous les larmes de l'intercession ? Tous les hommes de Dieu, les Abraham, les Moïse, les Daniel les ont répandues. Comment nous résigner, sans élever vers Dieu des mains douloureuses, à l'affaiblissement de la doctrine chrétienne et de la vie chrétienne, ces deux défaillances qui s'appellent l'une l'autre ? Comment ne pas pleurer sur une alliance toujours plus étroite entre notre morale et la morale relâchée du siècle, sur la perte de ces vertus austères qui donnèrent à la physionomie des huguenots une mâle beauté à laquelle l'histoire rend hommage ? Hors de l'église, est-ce que nous devrions prendre notre parti des attaques de cette incrédulité hautaine qui fait de l'athéisme et du néant le dernier mot de la science et se proclame l'émancipatrice de l'humanité ? N'est-ce pas du cœur de tous les croyants que devraient s'échapper les accents pathétiques de David : « Mes yeux se sont fondus en ruisseaux d'eau, parce qu'on m'a dit : « Où est ton Dieu ? » Où est ton Dieu ? oui, vous voulez le ravir à cette génération, et vous ne voyez pas, insensés, que vous la poussez vers toutes les décadences morales, car si l'homme ne se sait

pas fils de Dieu, il s'abaisse jusqu'à porter l'image de la bête.

Connaissons-nous enfin les larmes de la sympathie? Nos pères apprirent à souffrir; savons-nous aimer? Je ne l'ignore point, nos contemporains sont trop railleurs, trop sceptiques pour se soucier de notre pitié. Néanmoins, sous une apparence frondeuse, le siècle souffre, et la surface brillante de notre civilisation dissimule mal des abîmes de désespoir. Je n'en veux citer, comme preuve, que la progression vraiment effrayante des suicides. Eh bien! savons-nous descendre jusque dans les bas-fonds de cette société en détresse, jusqu'à ce peuple de travailleurs que les doctrines du jour trompent et que l'Évangile sauverait? L'aimons-nous? souffrons-nous avec lui, en imitant cette petite fille à laquelle on demandait comment elle s'y était prise pour consoler une pauvre orpheline? « J'ai pleuré avec elle », répondit-elle. Voilà l'attraction suprême qui gagne les cœurs! Si l'église doit avoir avant tout le noble souci du salut des âmes, si elle est bien mieux qu'une société de bienfaisance, il faut aussi qu'elle soit cela! Il faut qu'elle parcoure les routes de la vie, portant avec elle l'huile et le vin du bon Samaritain. Que si elle se refusait à cette

mission de charité, si elle négligeait de dire à la famille des désolés, au nom de Celui qu'elle doit représenter ici-bas : « Je suis venue vers toi, parce que j'ai vu tes larmes », alors le peuple des déshérités aurait le droit de lui répondre : « Ton Dieu n'est qu'une idole à l'usage des riches; je ne veux pas de lui!... »

Pasteurs, laïques, nous qui sommes venus de tous les points de la France pour nous occuper des graves intérêts de nos troupeaux, pour maintenir entre eux cette unité de foi et de vie qui fit la force des vieux huguenots, — sous la haute inspiration des pensées que j'ai essayé de développer devant vous, travaillons ensemble au relèvement de notre église, et par là, j'ose le dire, nous travaillerons au relèvement de la France. Sachons aimer jusqu'au sacrifice les fils de ceux qui nous persécutèrent, et que Dieu puisse dire à notre église réformée, baignée, non des larmes de la désolation mais des pleurs de la gratitude et de l'amour : « J'ai vu tes larmes! »